

118 J. 35
M. CAGNARD,

OU

LES CONSPIRATEURS,

FOLIE DU JOUR, EN UN ACTE,

MÉLÉE DE COUPLÉTS.

PAR MM. DUMERSAN ET BRAZIER,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 5 FÉVRIER 1831.

Les conspirateurs de tous les partis
n'ont jamais pour but que leur
intérêt personnel.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1831.

131422-B

PERSONNAGES.

M. DELAUNE, fabricant de rubans.
M^{me} DELAUNE, sa femme.
M. CAGNARD, leur associé.
PROSPER, neveu de M. Delaune, lieutenant dans la garde nationale.
JULIETTE, sa femme.
AGATHE, sœur de Prosper.
MANIQUE, portier et savetier.

ACTEURS.

M. CAZOT.
M^{me} VAUTRIN.
M. ODRY.
M. HIPPOLYTE.
M^{me} HERFORT.
M^{lle} MARCHETTI.
M. VERNET.

La scène est à Paris, dans une maison isolée de la rue de Babylone,
au faubourg Saint-Germain, en 1831.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N. 4.

MONSIEUR CAGNARD ,

OU

LES CONSPIRATEURS.

Le théâtre représente un petit salon très simple. Une seule porte d'entrée à gauche du spectateur. Du même côté une psyché. A droite une grande armoire. Au fond, une petite porte secrète cachée dans la boiserie. Fenêtres. Deux tables. Sur celle à gauche, tout ce qu'il faut pour écrire; sur celle à droite, une carafe et un verre sur une assiette. Quelques sièges. Un grand carton dans lequel est un bonnet de grenadier.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE, en homme, mais avec un chapeau et un manteau de femme, **PROSPER**, en garde national.

(*Prosper entre le premier et dépose au fond du théâtre un carton et un sac de voyage, puis il va au-devant de Juliette.*)

PROSPER.

Te voilà donc arrivée, ma chère Juliette.

JULIETTE.

Oui, mon ami; heureusement, car je m'ennuyais bien de vivre éloignée de mon mari.

PROSPER.

Nous ne serons plus séparés! Mais si tu savais comme j'étais inquiet de te savoir seule dans une voiture publique.

JULIETTE.

J'avais pris mes précautions. (*Elle entr'ouvre son manteau.*) Tiens, je passais aux yeux de mes compagnons de voyage pour un jeune étudiant qui allait faire son droit à Paris.

PROSPER.

Et ils l'ont cru?

JULIETTE.

Sans doute, ils m'ont demandé si j'allais signer les protestations ; mais, mon ami, tu vas me présenter à ton oncle et à ta tante ?

PROSPER.

Pas encore. Il faut prendre nos mesures... D'abord je t'ai fait entrer dans la maison sans être vue ni du portier ni de sa femme.

JULIETTE.

Pourquoi donc tant de mystère ?

PROSPER.

Il le faut bien ; si tu connaissais le caractère de M. et de madame Delaune...

JULIETTE.

Je sais que leurs opinions politiques les ont brouillés avec mes parens ; mais j'apporte quelque chose... je te dirai cela.

PROSPER.

Ils sont plus fous que jamais. Imagine-toi que cette maison est un foyer de conspirations.

JULIETTE.

Ah ! mon Dieu !

PROSPER.

N'aies pas peur ! ce sont bien les conspirateurs les plus ridicules ! Mon oncle est entouré de tous ses vieux amis de la petite Provence, pour lesquels aucune nouvelle n'est assez bizarre, ni assez absurde ! Ma tante se laisse persuader par des imbécilles d'une autre espèce, parmi lesquels il y en a d'assez fins pour manger son dîner et pour lui emprunter de l'argent.

JULIETTE, *riant*.

Ils ne sont pas trop mauvais politiques.

PROSPER.

N'ont-ils pas été jusqu'à persuader à l'une qu'un jeune prince autrichien était prêt à entrer dans Paris ; à l'autre, qu'une princesse, que tu devines sans doute, était cachée dans le faubourg Saint-Germain.

Et ils croient...

JULIETTE.

PROSPER.

Tout ce qu'on veut : ils sont entretenus dans leurs idées chimériques par ce sot de M. Cagnard, leur associé, l'homme le plus crédule et le plus poltron des quatre-vingt-six départemens.

JULIETTE.

M. Cagnard!... c'est ton rival, c'est lui qui avait demandé ma main à mon père, et à qui il faut cacher notre mariage à cause de quelques petits intérêts de commerce.

PROSPER.

Mon oncle doit me céder son fonds le jour où je me marierai, alors...

JULIETTE.

Dépêche-toi donc de lui apprendre notre mariage.

PROSPER.

Aujourd'hui même. C'est sa fête, et ce soir, dans l'explosion de la tendresse, quand le punch, le vin de Champagne lui auront un peu monté la tête...

JULIETTE.

Joli moyen !

PROSPER.

Il est tout diplomatique.

JULIETTE.

Mais si tu ne veux pas qu'on me voie avant ce soir, où vas-tu me placer ?

PROSPER.

J'ai songé à tout. Il y a là une cachette contigue de moi seul, faite par mon père en 1814, du temps des cosaques, pour y mettre ce que nous avons de plus précieux ; tu vas y entrer... Ce qui me contrarie, c'est d'être obligé de te laisser seule une partie de la journée.

JULIETTE.

Pourquoi donc cela ?

PROSPER.

Tu le vois, je suis de service, mon capitaine vient de me

faire dire qu'il était malade, et qu'il comptait sur moi pour commander le poste voisin.

(*Il prend son bonnet de grenadier dans le carton.*)

JULIETTE.

Je m'ennuierai bien sans toi.

PROSPER.

Si ma sœur Agathe n'était pas si curieuse et si bavarde, je lui confierais notre secret.

JULIETTE.

Un jour est bientôt passé. Je tâcherai de me distraire... D'abord, ne pourrais-tu pas me donner à déjeuner ?

PROSPER.

Le buffet est dans la pièce voisine, je vais... Ah! mon Dieu! j'entends du bruit! on vient! Vite, vite à la cachette.

(*Prosper pousse le panneau, et Juliette entre dans la cachette avec ses paquets.*)

SCENE II.

AGATHE, arrivant vivement, PROSPER.

AGATHE.

Tu es seul, mon frère ?

PROSPER.

Tout-à-fait, ma sœur.

AGATHE.

Avec qui parlais-tu donc ?

PROSPER.

Avec personne.

AGATHE.

C'est singulier... J'avais cru entendre tout à l'heure...

PROSPER.

Ah!... peut-être le tambour de la garde nationale, qui est venu me dire qu'on m'attendait au poste.

(7)

AGATHE.

Je viens de le voir dans la cour.

PROSPER.

C'est cela ; je lui parlais par la croisée.

AGATHE.

Ah!

(Elle regarde partout.)

PROSPER.

Que cherches-tu donc ?

AGATHE.

Rien... Ah ! ça, mon frère, c'est aujourd'hui la fête de mon oncle... est-ce que tu ne pourras pas en être ?

PROSPER.

Si fait... Je quitterai le corps-de-garde à l'heure du souper.

AGATHE.

C'est ça... tu rentreras tard... Tu sais que mon oncle et ma tante aiment que les portes soient fermées de bonne heure... Cette maison est si isolée.

PROSPER.

Je recommanderai qu'on fasse des patrouilles de ce côté.

AGATHE.

Avec ça qu'on dit que Paris n'est pas tranquille.

PROSPER.

Qui est-ce qui dit ça ?

AGATHE.

Mon oncle et ma tante.

PROSPER.

Ils ont peur de tout.

AGATHE.

C'est vrai !

Air : *Vaudville de Suisse au porteur.*

Ils ne rêvent qu'extravagance,
Troubles, révolte et castagnas,

Moi, j'ai trop d'esprit, tu le penses,
Pour m'effrayer de tout cela...
Mais ils disent que l'on appelle
Tous les garçons au champ d'honneur,
Que l'on restera demoiselle...
Et voilà ce qui me fait peur.

PROSPER.

Va, ma sœur, il n'y a rien à craindre, on est parfaitement tranquille. Je cours au corps-de-garde !

(Il sort.)

SCENE III.

AGATHE, seule.

- Ca n'est pas si amusant qu'on le disait, les révolutions !... Mais c'est bien drôle, j'avais cru voir ici quelque un par le trou de la serrure... et je ne vois plus rien. (On entend Manique dans la coulisse.) Ah ! voilà le portier... questionnons-le...

SCENE IV.

MANIQUE, AGATHE.

MANIQUE.

Salut et fraternité, mamzelle Agathe, c'est les journaux que j'apporte... *La Révolution* pour madame Delaune et *la Quotidienne* pour monsieur... parce que quant à vous, votre *Journal des Modes* n'est point z'encore arrivé, vous savez qui n'paraî t que deux fois par semaine.

AGATHE.

Dites-moi, Manique, avez-vous bien soin de fermer votre porte ?

MANIQUE.

Pourquoi cette question z'insidieuse, mamzelle Agathe?... je suis t'un homme probe et sévère sur mes principes.

AGATHE.

Vous êtes sûr que personne ne s'est glissé dans la maison ?

MANIQUE.

Il n'y a que moi z'ou mon épouse qui tire le cordon, et madame Manique est aussi estrique que moi dessus c'qu'elle a zà faire.

AGATHE.

J'avais cru voir passer une personne inconnue.

MANIQUE.

Écoutez, j'n'ai pas quitté la loge.. Il n'est z'entré ce matin que le porteur d'eau, le charbonnier et le tambour de la garde nationale.

AGATHE.

C'est singulier.

MANIQUE.

Soyez tranquille, je sais qu'un portier doit z'être prudent dans toutes les quartiers... il y a dans Paris tant de mal-faiteurs... mais il doit l'être encore plus dans ce quartier z'ici, qui est très isolé... La rue de Babylone est extrêmement chimérique par sa position.

AGATHE.

Que voulez-vous dire ?

MANIQUE.

Je m'entends... Le faubourg Saint-Germain a des opinions qui ne sont pas très catholiques... et comme j'entends souvent parler de conspirations...

AGATHE.

Ah! mon Dieu! Manique, vous me faites trembler.

MANIQUE.

Je ne dis pas qu'il ne se machine pas queuqu'chose... il y a du grabuge en l'air.

AGATHE.

On ne sera donc jamais en paix ?

MANIQUE.

Jamais, tant qu'on ne verra pas en France une belle et bonne république... Qu'est-ce que vous voulez, il n'y a rien d'estable; on ne prend que des demi-mesures. J'entends dire à chaque instant : nous avons une quasi-république,

une quasi-liberté, une quasi-légalité. Tous ces quasi-là, ça embrouille. Autrefois nous n'avions que la *Quasimodo* !

AGATHE.

Et vous dites donc qu'il y a du danger ?

MANIQUE.

Oui... Mais n'ayez pas peur.

AGATHE.

Oh ! j'ai peur de tout... Mon oncle et ma tante ont chacun de leur côté des craintes terribles... Les gens qui viennent les voir ont un air effrayé qui me fait trembler ; il n'y a que mon frère qui rit de tout.

MANIQUE.

M. Prosper est un jeune homme sans espérance, il croit que tout ira bien !... Je plains son erreur, mais je respecte son opinion, comme je veux que l'on respecte la mienne... Les opinions sont libres !... les hommes sont égaux... Je vais balayer ma cour. (*Il sort.*)

SCENE V.

AGATHE, seule.

Mon Dieu ! mon Dieu !... Je voudrais bien être mariée pour sortir de cette maison-ci... Quoique M. Cagnard ne soit ni beau ni aimable, je l'épouserais plutôt que de rester comme je suis...

SCENE VI.

DELAUNE, AGATHE.

DELAUNE.

Agathe !

AGATHE.

Ah ! mon Dieu ! mon oncle, vous m'avez fait peur.

DELAUNE.

Le tambour est venu chercher ton frère ce matin, il paraît qu'il y a quelque chose.

AGATHE.

Non, non, il monte la garde.

DELAUNE.

Il l'a montée il y a huit jours.

AGATHE.

Mais c'était pour vous.

DELAUNE.

Ah! oui, tu as raison... En vérité c'est exténuant d'être de garde si souvent!... mais c'est égal, ne me trahis pas!.. tout ça n'est pas fini.

AGATHE.

Vous croyez, mon oncle?

DELAUNE.

On vient de me le dire à la Bourse... c'est un haricoteur de mes amis qui vient de perdre beaucoup sur les rentes.

AGATHE.

Et ça vous inquiète?

DELAUNE.

J'ai peut-être tort... car

AIR : *Volant par ses œuvres complètes.*

Il n'est point d'absurde nouvelle,
Qu'à la Bourse on n'aille crier,
Pour rendre sa chance plus belle,
Ou pour mieux placer son papier.
Dans leur avidité constante,
Ces joueurs-là feraient vraiment
Descendre le gouvernement...
Si ça faisait monter la rente!

AGATHE.

J'ai une peur des révolutions!

DELAUNE.

Et moi donc!... Vous me direz, un fabricant de rubans comme moi ne peut qu'y gagner, quand il a le bonheur de n'en pas être victime!

AGATHE.

Je sais bien que vous avez fait votre fortune dans les rubans.

DELAUNE.

Je l'ai commencée en 89... je me rappelle les cocardes vertes... ça n'a pas duré long-temps... mais tout Paris en a porté... Après ça sont venus les rubans tricolores ! Oh ! là-dessus, j'ai fait des envois dans les départemens... Mes fabriques allaient jour et nuit.

AGATHE.

Et avec les rubans blancs ?

DELAUNE.

J'ai fait de l'or... C'était bien du fond du cœur que je fournissais les décorations du lys... les cocardes blanches... Cependant, j'ai été obligé de gagner une cinquantaine de mille francs pendant *les cent jours*... ça m'a fait bien de la peine à cause de mes opinions !

AGATHE.

Qui est-ce qui vous forçait ?...

DELAUNE.

Comment, qui est-ce qui me forçait ? mais si je n'en avais pas vendu, mes confrères auraient gagné cela.

AGATHE.

Au fait, mon oncle, vous avez là un bien bon état.

DELAUNE.

Et qui sera de tous les temps !

AGATHE.

Enfin, mon oncle, le nouvel ordre de choses ?

DELAUNE.

Il m'a été extrêmement favorable.

AGATHE.

Et vous n'êtes pas content ?

DELAUNE.

Non, je garde une arrière-pensée... et mes magasins sont pleins de... je ne veux pas te dire de quoi...

AGATHE.

Oh ! je le sais bien... de rubans blancs.

DELAUNE.

Malheureuse!... veux-tu te taire!... tu veux me faire égorger!... ce ne sont pas des rubans blancs... ils sont bien blancs, si tu veux; mais ce sont des rubans préparés pour la teinture, prêts à recevoir la couleur qu'il faudra... ne va pourtant pas parler de cela dehors.

AGATHE.

Comme vous voudrez, mon oncle... Ah! j'entends ma tante!

DELAUNE.

Retiens ta langue devant elle. Tu sais que nous ne sommes pas de la même opinion.

AGATHE.

Oui, vous vous chameillez toujours.

DELAUNE.

Sur la politique.

AGATHE.

Oh! sur tout.

SCENE VII.

M. DELAUNE, MADAME DELAUNE, AGATHE.

MADAME DELAUNE, *très agitée.*

Eh bien!... c'est joli!... pendant que vous êtes là tout tranquilles, il se passe de belles choses..

AGATHE.

Quoi donc, ma tante?

MADAME DELAUNE.

Quoi donc?... Nous allons r'avoir la famine, la disette, le maximum, et pour commencer il n'y a plus de pain chez le boulanger.

DELAUNE.

Comment, pas de pain?

MADAME DELAUNE.

Ordinairement le garçon arrive à sept heures, il en est dix, et personne... La voisine du second se trouve dans le même cas... ça va bien... c'est du propre... c'est du gentil!

AGATHE.

Ah! mon Dieu!... nous serons donc obligés de manger de la brioche...

MADAME DELAUNE.

C'est que tu n'as pas vu ça, toi, ma pauvre Agathe... la disette... il fallait un numéro pour avoir une livre de savon et un quarteron de vermicelle... il fallait des numéros pour tout.

AIR des Scythes et des Amazones.

A la section, je me rappelle
Qu'il fallait prendre le matin,
Un numéro pour avoir sa chandelle,
Un numéro pour sa livre de pain. (*bis.*)
Un numéro pour obtenir la vente
D'un pain de sucre ou d'une once de riz....

AGATHE, *naïvement.*

Et fallait-il aussi, ma chère tante,
Un numéro pour avoir des maris?

MADAME DELAUNE.

On pensait bien aux maris dans ce temps-là.

DELAUNE.

C'est pourtant alors que vous m'avez épousé.

MADAME DELAUNE.

Parce que je n'y pensais pas!... l'on était bien plus heureux sous l'empire.... le grand Napoléon!.... c'était là un homme!... il pensait à tout... à qui devez-vous vos victoires... vos quais... vos arches de triomphes... votre Code civil... et vos abattoirs?

DELAUNE.

Tout ça était du charlatanisme!

SCENE VIII.

M. DELAUNE, MADAME DELAUNE, AGATHE,
MANIQUE *avec un pain.*

MANIQUE.

Salut... et...

DELAUNE.

Qu'est-ce que vous voulez, Manique ?

MANIQUE.

C'est le pain que je monte... le boulanger m'a dit de vous dire que s'il était venu si tard, c'est qu'il a z'été obligé de faire réparer son four.

(*Il pose le pain sur la table à gauche et l'essuie avec son tablier.*)

AGATHE.

Qu'est-ce que vous disiez donc, ma tante, qu'il n'y avait pas de pain chez les boulangers ?

(*Elle va serrer le pain et revient.*)

MADAME DELAUNE.

Dame!... je disais ce qu'on m'avait dit.

DELAUNE, *riant.*

Ah!... Ah!... madame Delaune a toujours peur... C'est une véritable alarmiste!...

MADAME DELAUNE.

Alarmiste!... ça vous est bien facile à dire! sous l'empereur, on n'avait pas de toutes ces souleurs-là!

DELAUNE.

Sous la restauration!...

MANIQUE, *passant entre M. et madame Delaune.*

Mais vous ne parlez jamais de la république... Pardon, excuse, si je m'mêle de la conversation... Je l'ai vue, moi, la république... J'en ai z'été... j'ai connu M. de Robespierre. C'est un homme qu'on n'a pas encore jugé; il avait

des idées. Allez, si on l'avait laissé faire... mais on ne lui a pas donné le temps.

MADAME DELAUNE, *furieuse.*

Votre Robespierre! C'était un monstre! un scélérat!

DELAUNE.

C'était un misérable!

MANIQUE.

C'est pourtant lui qui a décrété l'Être suprême!

DELAUNE.

C'est fort heureux.

MANIQUE.

Et l'immortalité de l'ame, qui est-ce qui l'a décrétée? Vous ne l'auriez peut-être pas aujourd'hui, l'immortalité de l'ame, sans M. de Robespierre.

DELAUNE.

C'était par politique.

MANIQUE.

C'est comme on a dit bien des horreurs de M. Joseph Lebon. Eh bien! moi, je l'ai vu chez le père Duchesne, qu'était M. Hébert, un jeune homme charmant. Dans son journal il jurait comme un renégat! eh bien! chez lui il ne chantait que des romances : *Quand le bien-aimé reviendra; O toi! qui n'eus jamais dû naître; Baisez, petits oiseaux! O ma tendre musette! Il pleut, il pleut, bergère.*

DELAUNE.

Allons, Manique, en voilà assez, taisez-vous.

(*On entend du bruit dans la coulisse.*)

CAGNARD, *en dehors.*

Ah! mon Dieu! Je suis mort!...

DELAUNE.

C'est la voix de M. Cagnard, notre associé.

SCENE IX.

MANIQUE, DELAUNE, CAGNARD *pâle et défait*,
AGATHE, MADAME DELAUNE.

CAGNARD.

Ah! mon cher associé! une chaise.

AGATHE.

Comme vous voilà défait, monsieur Cagnard.

CAGNARD.

Une chaise... une chaise... mes jambes refusent le service.

(*Manique lui donne une chaise.*)

MADAME DELAUNE.

Que vous est-il arrivé?

AGATHE, *lui donnant un verre d'eau.*

Buvez, monsieur Cagnard, ça vous remettra les sens.

CAGNARD, *buvant une gorgée.*

Merci, charmante Agathe!

DELAUNE.

Il y a donc du nouveau dans Paris?

CAGNARD.

Oui, oui, mon cher associé.

AGATHE.

Est-ce qu'il y aurait des rassemblemens?

CAGNARD.

Il y a beaucoup de monde dehors, surtout dans les quartiers populeux.

MANIQUE, *se frottant les mains.*

Ah! il y a des rassemblemens du peuple? Bon! bon! Je vas voir ce que c'est!

(*Il sort.*)

CAGNARD.

J'ai vu dans les rues des personnes qui marchent, qui se croisent, qui vont l'une d'un côté, l'autre de l'autre, qui entrent dans les boutiques, dans les allées...

MADAME DELAUNE.

Quand je vous disais qu'il y avait quelque chose.

DELAUNE.

Ceci devient alarmant!

CAGNARD.

Très alarmant! Tout à l'heure, je tournais le coin de la rue, lorsqu'un homme m'a regardé et m'a dit : Monsieur, ne seriez-vous pas un gaillard? Je ne me déconcerte point, et je lui dis sèchement : Non, monsieur, je ne suis pas un gaillard, je suis un Cagnard. Alors, il me dit : Pardon, monsieur... moi, je lui réponds : Il n'y a pas de mal, et il s'est perdu dans la foule.

DELAUNE.

Diable!...

CAGNARD.

Vous pensez que cet homme-là avait ses raisons. C'est un conspirateur déguisé; mais il ne savait pas à qui il avait affaire. Quand il s'est éloigné je lui ai dit : Vous ne me ferez pas peur, (*élevant la voix.*) rien ne me fait peur.

(*On entend le tambour battre une marche.*)

TOUS.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

DELAUNE.

C'est le rappel.

CAGNARD, *effrayé.*

C'est la générale!

MADAME DELAUNE.

Voilà encore Paris sens dessus dessous! (*appelant.*) Manique!

DELAUNE, *à la fenêtre.*

Manique! Est-ce qu'il y a quelque chose? on bat la générale?

MANIQUE, dans la cour.

Du tout, c'est des conscrits qui part... ils disent qu'ils vont froter les Russes.

CAGNARD.

Que le diable les emporte. Décidément, je quitte la capitale et je vais me marier en province. Vous me rendez mes fonds, mon cher associé. Je les placerai chez mon beau-père.

DELAUNE.

Comment diable! vous rendre vos fonds!... Mais qui épousez-vous donc ?

CAGNARD.

La fille de M. Bertrand, notre correspondant de Saint-Quentin.

AGATHE.

Elle est bien heureuse, celle-là!

DELAUNE.

Mais vous ne la connaissez pas.

CAGNARD.

C'est égal, c'est une affaire de commerce. On me tourmente ici avec la garde nationale. Habillez-vous donc! Une nuit au corps-de-garde m'abîme pour huit jours; le lendemain j'ai la figure pâle, défaite, je suis atroce. (*regardant autour de lui.*) Ah! ça, fermons les portes; vous savez le bruit qui court; (*mystérieusement.*) on dit qu'une jeune princesse est à Paris.

DELAUNE.

Je le sais.

CAGNARD, à madame Delaune.

Et d'un autre côté, on écrit que le jeune homme est dans la capitale.

MADAME DELAUNE.

J'en étais instruite.

CAGNARD, à Delaune.

On dit qu'elle fera incessamment son entrée solennelle.

DELAUNE, *souriant.*

Vous ne m'apprenez rien de nouveau.

CAGNARD, *à madame Delaune.*

L'on assure que le 20 mars, à midi, midi et demi, il sortira de la colonne.

MADAME DELAUNE.

Je l'avais prédit.

CAGNARD.

Lequel croire ? (*à madame Delaune.*) En attendant, à de certaines heures, il fait des visites à ses partisans.

MADAME DELAUNE.

Certainement, chez tous...

CAGNARD, *à Delaune.*

Elle a déjà été, dit-on, dans plusieurs maisons du noble faubourg.

DELAUNE.

Nous savons cela, mon cher monsieur Cagnard.

CAGNARD.

Vraiment!... mais dites-moi donc, à présent que ma peur est passée, je déjeunerais bien.

AGATHE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt. Je vais vous faire servir quelque chose. (*elle va à la porte.*) Geneviève, servez le déjeuner de M. Cagnard.

CAGNARD.

Mon Dieu! la moindre chose, ma petite associée... une tranche de gigot, un poulet rôti, un perdreau truffé, des pommes de terre à l'huile, des confitures.

(*La bonne apporte le déjeuner sur un plateau qu'elle place sur la table à gauche.*)

M. ET MADAME DELAUNE.

AIR : *Vaudeville de la Visite à Bedlam.*

Déjeunez, mon cher ami ;
Et ne vous tourmentez guère ;

Nous réglerons notre affaire
Lorsque vous aurez fini. *(bis.)*

AGATHE.

Monsieur Cagnard, je m'en vais
De nos plus jeunes poulettes
Vous envoyer les œufs frais...

CAGNARD, *souriant.*

N'oubliez pas les mouillettes.

ENSEMBLE.

CAGNARD.

Je m'en vais être servi,
Et sans me tourmenter guère,
Nous réglerons notre affaire
Plus tard, quand j'aurai fini.

M. ET MADAME DELAUNE.

Déjeunez, mon cher ami, etc.

SCENE X.

CAGNARD, PUIS JULIETTE.

CAGNARD, *seul sur le devant de la scène.*

Allons, tout cela marchera à merveille; mes fonds seront bien placés... je me marierai et je n'aurai pas d'inquiétude.

JULIETTE, *en homme, paraissant à la porte secrète.*

Mon mari ne revient pas, je meurs de faim. (*Elle aperçoit le déjeuner de Cagnard.*) Ah! mais voici le déjeuner de M. Cagnard... Profitons de tout ce que j'ai entendu. Mettons-nous à table, et amusons-nous.

CAGNARD, *toujours sur le devant.*

Je ne sais que penser de toutes ces nouvelles contradictoires. Je voudrais bien savoir laquelle est la véritable, afin de diriger mon opinion d'après. (*Il se retourne et aperçoit Juliette à table. Il jette un cri étouffé.*) Que vois-je?... un jeune homme à ma table!

JULIETTE, mangeant.

Silence !

CAGNARD, effrayé.

Je me tais. (*à part.*) Quelle apparition singulière ! (*Il cherche à s'éloigner.*)

JULIETTE.

Restez.

CAGNARD.

Je reste. (*à part.*) Il mange mon déjeuné. Ma foi, questionnons-le ! qu'est-ce que je risque ? (*haut.*) Jeune étranger, car vous me paraissez jeune et étranger, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander...

JULIETTE, d'un ton d'autorité.

A boire !

CAGNARD, prenant un carafon et versant.

Très volontiers.

JULIETTE, après avoir bu.

Donnez-moi une assiette.

CAGNARD, mettant une serviette sous son bras et la servant.

Comme il commande !

JULIETTE, d'un ton brusque pendant toute la scène.

Monsieur Cagnard !

CAGNARD.

Il sait mon nom.

JULIETTE.

Ma présence ici vous surprend ?

CAGNARD.

J'avoue que...

JULIETTE.

Vous ne devinez pas qui je suis ?

CAGNARD.

Pas positivement... cependant si j'osais...

JULIETTE.

Osez...

CAGNARD.

Eh bien ! je ne devine rien.

JULIETTE.

Cependant , votre opinion bien connue...

CAGNARD.

Mon opinion est connue ?

JULIETTE, *se levant de table.*

Oui ! je sais que vous êtes un de mes partisans.

CAGNARD.

Ah ! quelle idée !...

JULIETTE.

AIR : *Vandeville des habitants des Landes.*

Autrefois mon père à la ronde ,
Fit parler de lui joliment ,
Rantanplan , etc.
Et moi-même je vins au monde
Au bruit d'un fameux roulement ,
Rantanplan , etc.
Quoiqu'à bon droit on le renomme ,
Il n'était pas très endurant ;
Rantanplan , etc.
En tous lieux il fallait voir comme
On tremblait devant ce géant ,
Rantanplan , etc.
Enfin je suis le fils de l'homme ,
Qui vous menait tambour battant.
Rantanplan , etc.

(*L'actrice ne chante point les rantanplan , qu'un tambour exécute à l'orchestre.*)

CAGNARD.

Quelle surprise ! je tombe de mon haut. On ne m'avait donc pas trompé... Vous, mon prince, dans cette simple maison ! et par quel hasard l'avez-vous choisie ?

JULIETTE.

Je sais que la maîtresse m'est dévouée.

CAGNARD.

Et moi aussi , mon prince.

JULIETTE.

Si j'en étais sûr... votre avancement... votre fortune...

CAGNARD.

Ma fortune ?... Alors vous pouvez être sûr...

JULIETTE.

Puis-je compter sur vous ?

CAGNARD.

Ayant porté le père aux nues, j'ai droit de me rattacher au fils... D'ailleurs dans les préfets, les receveurs, les tribunaux, nous voyons des gens qui depuis quarante ans se rattachent tous les jours... Je ne suis pas éloigné de l'empire. Monsieur votre père avait beaucoup d'empire sur moi... il avait du bon... j'adopte sa gloire ; ses quais, ses ponts, ses fontaines... même celle de l'éléphant... quand elle sera finie.

JULIETTE.

C'est bien, je vais vous charger d'une mission. Voulez-vous être ambassadeur ?

CAGNARD.

Ça n'est pas de refus.

JULIETTE.

Je vous nomme envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

CAGNARD.

Où prenez-vous Saint-Pétersbourg ?

JULIETTE.

En Russie ! c'est là que sont mes amis les plus chauds.

CAGNARD.

En Russie ! et c'est là que sont vos amis les plus chauds !... je ne m'en serais pas douté, par exemple ! Mais pour aller à Saint-Pétersbourg peut-on passer par Saint-Quentin ?

JULIETTE.

Que voulez-vous y faire ?

CAGNARD.

Je devais m'y marier.

JULIETTE.

Avec qui ?

CAGNARD.

Avec la fille d'un marchand de rubans.

JULIETTE.

Fdon c!...

CAGNARD.

Au fait, c'est une petite boutiquière... mais je suis engagé avec le père.

JULIETTE.

Je vous dégagerai; j'arrangerai tout cela.

CAGNARD.

Vous en êtes bien capable.

JULIETTE.

Ce soir, je vous donnerai vos lettres de créance comme envoyé extraordinaire.

CAGNARD.

C'est extraordinairement flatteur.

JULIETTE.

Je vous donne douze heures pour partir. En attendant, vous allez me faire un plaisir.

CAGNARD.

Tout ce que vous voudrez.

JULIETTE.

Regardez bien si personne ne peut nous surprendre.

CAGNARD.

J'y vais.

(*Il fait le tour du théâtre et va regarder à la porte.*)

JULIETTE, *écrivant pendant ce temps-là.*

« Mon cher Prosper, je tiens M. Cagnard, il est plus bête que je ne croyais; il me prend dans ce moment pour le « Fils de l'Homme. Viens avec tes amis, tout ira à merveille. »
« Je t'embrasse. »

CAGNARD, *revenant.*

Il n'y a pas de danger.

JULIETTE.

Vous allez porter cette lettre au corps-de-garde voisin.

CAGNARD.

Ah ! la garde nationale en est !

JULIETTE.

Vous la rendez au commandant du poste. Elle n'est pas pour lui, mais il la fera remettre à la personne à qui elle s'adresse... La voilà, portez-la tout de suite.

CAGNARD.

J'y cours.

(*Il va jusqu'à la porte et s'arrête ; Juliette profite de cet instant pour entrer dans sa cachette.*)

SCENE XI.

CAGNARD, seul, se retournant

Je reviens ; je voulais vous demander, mon prince, si... Eh bien ! où est-il donc ? Il n'a pas pu sortir puisque je bouchais la porte... Il ne peut pas avoir passé par la fenêtre ; nous sommes au second au-dessus de l'entresol. Par la cheminée... il n'y en a pas. C'est unique ces princes, ça va, ça vient, ça entre, ça sort, on ne sait comment. Au surplus, me voilà envoyé extraordinaire, presque ambassadeur. Il est charmant, ce Fils de l'Homme ! décidément je m'attache à son parti. Oui ! (*avec enthousiasme.*) on dira ce qu'on voudra, je suis napoléoniste ! bonapartiste, bonapartiste enragé !

SCENE XII.

MANIQUE, CAGNARD.

MANIQUE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Cagnard ?

CAGNARD, surpris.

Moi, je ne dis rien. (*d part.*) M'aurait-il entendu, ce républicain farouche ?

MANIQUE.

C'est drôle, j'avais cru entendre...

CAGNARD.

Ah ! c'est possible , je disais que les bonapartistes étaient des enragés.

MANIQUE.

Ah !... dites donc , je viens vous chercher de la part du bourgeois. Ses amis de la petite Provence sont là , dans la salle basse , ils vont tenir leur club.

CAGNARD.

Je ne pense pas comme eux , je ne veux pas y aller.

MANIQUE.

Et la bourgeoise , de son côté , avec les cancanières de son parti , s'est assemblée pour conspirer jusqu'à neuf heures précises.

CAGNARD.

Je n'y vais pas non plus... Ils se feront pincer avec leurs clubs et leurs conspirations.

MANIQUE.

Vous avez ben raison. Soyez des nôtres. Je vous dirai ce qui se passe. Il s'en mitonne une bien gentille , allez.

CAGNARD.

Une république ?

MANIQUE.

Et de quoi donc !

CAGNARD.

Y songez-vous , au moment où l'on demande des rois partout ?

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

La Belgique veut un appui,
La Grèce un roi qui la rassure.
On offre un royaume aujourd'hui,
Comme on offre une préfecture.

MANIQUE.

Mais si tant d' princ' ont déclaré
Qu'ils n' veul' nt pas d' un' place aussi belle,
C'est que d' puis qu' on est éclairé
Le jeu n' en vaut pas la chandelle.

CAGNARD, à part.

Il me fait frémir, renvoyons-le. (*haut.*) Manique, il faut que je vous charge d'une mission : je veux dire d'une commission. Allez porter cette lettre au poste voisin ; elle est pour l'officier qui le commande.

MANIQUE.

L'officier, c'est M. Prosper, le neveu de la maison.

CAGNARD.

C'est charmant, il en est aussi.

MANIQUE.

Il en est, de quoi ?

CAGNARD, se reprenant.

De quoi ?... de la garde nationale ; allez donc.

MANIQUE.

J'y vais. Y a-t-il réponse ?

CAGNARD.

On vous le dira. Allez, *Mucius Sœvola*.

MANIQUE.

Non, au district on m'appelait *Torquatus*. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

CAGNARD, seul.

Ce diable d'homme est ma bête noire. Pardi oui ! je vais être de son bord... c'est comme M. Delaune, qui m'envoie chercher pour son club royaliste... Non, non. Charmant Fils de l'Homme, tu m'as subjugué, viens régner sur les Français ! Viens, entouré des plus glorieux souvenirs ! Viens tel que je t'ai vu au théâtre des Nouveautés, viens tel que je t'ai lu dans les vers de M. Barthélemy ; sors de ta colonne, je suis ton Séide ! Fils de l'Homme.

SCENE XIV.

CAGNARD, JULIETTE, en femme voilée.

CAGNARD, se retournant et voyant Juliette tout près de lui.
Une femme!... d'où sort-elle ?

JULIETTE, *d'un ton mystérieux.*

Silence, monsieur Cagnard.

CAGNARD.

Tout le monde sait donc mon nom !

JULIETTE.

Je connais tous mes amis.

CAGNARD.

Moi, madame, je ne vous connais pas ; et d'ailleurs ce voile...

JULIETTE, *avec intention.*

C'est un voile d'Angleterre.

CAGNARD, *le touchant.*

En tulle brodé, fort beau, ma foi. Mais ça ne me dit pas...

JULIETTE.

Je vous croyais plus pénétrant.

CAGNARD.

Madame, je suis pénétré de respect et d'admiration : mais du diable si je devine...

JULIETTE.

Est-ce que vous n'avez jamais vu des personnes de distinction ?...

CAGNARD, *l'interrompant.*

Si fait... j'en ai vu quelquefois de loin... en voiture.

JULIETTE.

Vous n'en avez pas vu se déguiser ?...

CAGNARD, *vivement.*

Oui, au carnaval, en bergères, en poissardes.

JULIETTE, *d mi-voix.*

Ce n'est pas cela. Des personnages illustres s'introduire secrètement chez leurs partisans...

CAGNARD.

Quoi ! madame, vous seriez un personnage illustre ?

JULIETTE.

Je ne l'ai pas dit... mais vous pourriez le deviner.

(Elle lève son voile.)

CAGNARD.

Cette taille !... ces cheveux blonds !...

JULIETTE.

Vous m'avez vue... au spectacle... j'y allais souvent.

CAGNARD, *s'écriant.*

Au spectacle !... serait-ce au Gymnase (*avec intention.*) au théâtre de Madame ? (*Elle lui fait un signe affirmatif.*) (*à part.*) Comment diable ! ils se sont donc tous donné rendez-vous ici ? Tout à l'heure... et maintenant... c'est d'une in-vraisemblance... et pourtant !

JULIETTE.

Remettez-moi une lettre qu'on doit vous avoir envoyée du corps-de-garde.

CAGNARD, *tremblant.*

Vous savez ? Oh ! je suis perdu ! je tombe à vos pieds.

JULIETTE.

Rassurez-vous, vous m'avez obligée.

CAGNARD.

Je ne l'ai pas portée moi-même... mais voici heureusement le commissionnaire qui revient.

SCENE XV.

MANIQUE, CAGNARD, JULIETTE.

MANIQUE.

V'là vot' réponse, monsieur Cagnard. Tiens, qu'est-ce que c'est que cette petite dame ?

CAGNARD, *avec intention.*

Chut ! ça ne vous regarde pas !... Ne dites rien...

MANIQUE, *riant.*

Est-ce que ? Ah ! ah ! ah !...

CAGNARD.

Chut ! Allez-vous-en, mon cher.

MANIQUE.

C'est bon, c'est bon; ne vous gênez pas, je suis républicain, les libertés sont libres. Je ne regarde seulement pas; vous êtes un gaillard, monsieur Cagnard!

(*Il sort en riant.*)

SCENE XVI.

CAGNARD, JULIETTE.

JULIETTE.

Donnez-moi donc cette lettre.

CAGNARD.

Ah! madame, si vous saviez de qui elle est!

JULIETTE.

Je le sais, elle est pour moi... Écoutez seulement les premières lignes... *Ma chère femme...*

CAGNARD, *stupéfait.*

Sa femme!

JULIETTE, *continuant.*

Notre mariage sera déclaré aujourd'hui...

(*Elle continue de lire bas.*)

CAGNARD.

Avec le roi de Rome! Voilà un mariage extraordinaire... c'est de la haute politique... tous les intérêts vont se trouver fondus.

JULIETTE.

Vous trouvez donc que cette union?...

CAGNARD.

Était tout ce qu'on pouvait imaginer de mieux.

JULIETTE.

Vous me paraissez un homme sur lequel on peut compter.

CAGNARD.

Comme sur un juge inamovible.

JULIETTE.

Vous sentez-vous capable d'être ambassadeur ?

CAGNARD.

Je le suis déjà.

JULIETTE.

Eh bien ! vous le serez deux fois.

CAGNARD.

Mais la loi sur le cumul... Bah ! ça ne fait rien.

JULIETTE.

Vous allez à l'instant partir pour Londres.

CAGNARD.

Il faut auparavant que j'aille à Saint-Pétersbourg... Mais je reviens de suite.

JULIETTE.

Non. Vous allez vous embarquer sur-le-champ.

CAGNARD.

C'est que je n'ai pas mangé de la journée.

JULIETTE.

Les ambassadeurs ne mangent pas.

CAGNARD.

Ce n'est donc pas comme les Députés !

JULIETTE.

Les honneurs, la fortune vous attendent.

CAGNARD.

Il paraît que tous les princes promettent la même chose.

JULIETTE.

Dès que mon mariage sera déclaré...

CAGNARD.

Avec le roi de ?...

JULIETTE.

D'ici là, le plus profond silence.

(Elle sort à pas de loup et disparaît.)

SCENE XVII.

CAGNARD, *seul.*

Je vous le promets... Eh bien ! où est-elle ? Elle a disparu comme l'autre ! est-ce qu'ils sont sorciers ? c'est égal... Ah ! charmante princesse ! tu m'as attaché à ta cause... Oui, ma vie entière te sera dévouée ! Me voilà royaliste, ... royaliste enragé ! Vive le roi ! vive le roi !

SCENE XVIII.

CAGNARD, MANIQUE, *une lumière à la main.*

MANIQUE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

CAGNARD.

Est-ce que j'ai parlé ?

MANIQUE.

Dame ! oui, j'ai entendu...

(*Il pose sa lumière sur la table*)

CAGNARD.

Moi... j'ai dit : c'est toi, c'est toi !

MANIQUE.

Est-ce que vous ne savez pas la nouvelle nouvelle ? je vas vous la dire. Nous allons avoir la république.

CAGNARD, *vivement.*

La république... qui est-ce qui vous a dit cela ?

MANIQUE.

C'est un ancien patriote de mes amis qu'est à la tête, et qui m'a mis dedans... Voulez-vous que je vous y fasse mettre aussi.

CAGNARD, *tremblant.*

Moi, mon cher !...

MANIQUE.

Vous hésitez?... tant pis pour vous, parce qu'il faut qu'on se prononce.

CAGNARD, *tremblant*

Je me prononcerai quand il faudra. Je ne suis pas éloigné de la république... du tout... du tout...

MANIQUE.

Vous n'êtes pas dégoûté.

CAGNARD.

Mais cependant comment la voulez-vous... La voulez-vous une et indivisible ?

MANIQUE.

Oui, avec la liberté, l'égalité, la fraternité et la mort.

CAGNARD.

Oh! non... pas la mort.. la mort gâte tout... Disons pour la vie, monsieur... c'est-à-dire, citoyen Manique.

MANIQUE.

C'est ça... voilà l'ancien estyle... Ah! le joli temps, oussqu'on mettait dans les bureaux : *Ici l'on se tatoie...*

CAGNARD.

Fermez la porte, s'il vous plait.

MANIQUE.

Ousqu'on lisait dans les estaminets : *Ici l'on s'honore du titre de citoyen.*

CAGNARD.

Et on fume...

MANIQUE.

Oui... on fumait aussi, on avait la liberté.

CAGNARD.

C'était très agréable.

MANIQUE.

Ça me rajeunit, moi, ces idées-là... je crois me retrouver au temps où je m'ai marié pour la première fois... c'était après la fête des sans-culotides... j'avais fait la connaissance d'une jolie fille...

CAGNARD.

Ah! oui, une jeune sans-culotte!

MANIQUE.

Qui avait fait la déesse de la Liberté sur l'autel de la patrie.

CAGNARD.

Et vous avez épousé la Liberté ?

MANIQUE.

Celle de la section des Gravilliers.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

La Liberté m'avait monté la tête,
Et dans l'an trois, j'l'épousai par amour.
Qu'elle était belle et quell' santé parfaite!
Sous l'directoire ell' tombe malade un jour ;
Sous l'consulat v'là qu'son état empire,
Ell' était même à toute extrémité...
Et c'est, hélas ! au commenc'ment d'l'empire
Que j'ai perdu ma pauvre Liberté. (*bis.*)

CAGNARD.

Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée.

MANIQUE.

Quand j'ai vu ça... pour me consoler, j'ai épousé en deuxièmes noces sa cousine, qui avait été déesse de la Raison à Montmartre... J'ai dit : j'ai perdu la Liberté... je vas épouser la Raison.

CAGNARD.

Et vous en avez fait la folie... aimable républicain ! tu ne peux donc pas t'acclimater à la monarchie représentative ?

MANIQUE.

C'est trop estationnaire... le peuple veut des *confections*.

CAGNARD.

Vous voulez dire des concessions.

MANIQUE.

Qu'est-ce que j'ai donc dit ?

CAGNARD.

Vous avez dit des confections.

MANIQUE.

Ah!.. le peuple veut des *confections*.

CAGNARD.

C'est beaucoup mieux!

MANIQUE.

Il nous faut le *dégraissage* des propriétés.

CAGNARD.

Vous voulez dire le dégrèvement.

MANIQUE.

Qu'est-ce que j'ai donc dit ?

CAGNARD.

Vous avez dit le dégraissage.

MANIQUE.

Ah !... il nous faut le *dégraissage* des propriétés.

CAGNARD.

Alors je ne vous dirai plus rien.

MANIQUE.

Et puis, nous ne voulons pas du *pot au colle* de Londres.

CAGNARD.

C'est très bien. Vous voulez dire protocole.

MANIQUE.

Ça n'est pas tout. Faut qu'on *démolisse* les pairs et la loi d'hérédité.

CAGNARD.

Est-ce que ça vous regarde ?

MANIQUE.

Sûrement... je suis père... j'ai deux enfans de ma première femme.

CAGNARD.

Deux enfans de la Liberté ?

MANIQUE.

Oui... ils me tourmentent pour le bien de leur mère... quand il n'y aura plus d'hérédité, je n'aurai plus de comptes à leur rendre.

CAGNARD.

Vous êtes un bon père !... vous êtes peut-être le meilleur père de France.

MANIQUE.

J'ai des idées... vous voyez bien, si j'étais quelque chose dans le gouvernement, je m'occuperais tout de suite des boissons, parce qu'il faut que le peuple boive librement.

(*Il va reprendre sa lumière.*)

CAGNARD.

Et pour rien peut-être? (*Ici Juliette sort de sa cachette.*)

MANIQUE.

Si ça se pouvait, ça n'en serait que mieux.

CAGNARD.

Mais vous pêchez par les lumières.

MANIQUE.

Je n'en use pas beaucoup.

CAGNARD.

Pour éclairer la société, les lumières sont nécessaires.

(*Juliette vient souffler la chandelle de Manique.*)

MANIQUE, à Cagnard.

Eh bien ! pourquoi donc soufflez-vous ma chandelle ?

CAGNARD.

C'est vous !

MANIQUE.

C'est vous !

CAGNARD.

Républicain, vous êtes un éteignoir ! (*Juliette lui donne un soufflet.*) Vous me frappez dans l'ombre, vous m'en rendrez raison. (*Juliette donne un soufflet à Manique, et rentre dans sa cachette.*) (1)

MANIQUE, s'en prenant à Cagnard.

Un soufflet !... tu me le paieras. Aristocrate !

CAGNARD.

Vieux jacobin ! (*Ils se prennent au collet et se secouent.*)

TOUS DEUX.

Au secours ! au secours !

(1) Pour imiter le bruit du soufflet, le souffleur doit frapper très fort dans ses mains.

SCENE XIX.

MANIQUE, M. DELAUNE, CAGNARD, MADAME
DELAUNE. (*M. et madame Delaune ont chacun une lumière.*)

DELAUNE, *vivement.*

Qu'est-ce qui vous prend ?

MADAME DELAUNE, *vivement.*

Qu'avez-vous donc ?

CAGNARD, *arrangeant son habit et ses cheveux.*

Nous parlions politique.

MANIQUE.

Il m'a z'insulté !

CAGNARD.

C'est lui qui m'a frappé !

MANIQUE.

Vous êtes un menteur, sans vous démentir. M. Delaune,
vous ne savez pas, il a caché queq'z'un dans vot' maison.

CAGNARD.

Ah ! si vous saviez qui c'est...

M. ET MADAME DELAUNE.

Qui ?

CAGNARD, *à Delaune.*

Vous ne me croirez pas... Elle ! (*à madame Delaune.*) Et
lui.

DELAUNE.

Est-il possible ?

(*On entend frapper dehors à coups redoublés.*)

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

VOIX, *en dehors.*

Ouvrez ! ouvrez !

DELAUNE.

Ah ! mon Dieu !

CAGNARD.

Je meurs de frayeur.

MANIQUE, *à la croisée.*

Je vois dans la rue des baïonnettes, des uniformes... C'est de la troupe qui cerne la maison.

DELAUNE.

Nous sommes perdus !

MADAME DELAUNE.

On nous a dénoncés !

CAGNARD, *criant.*

Manique, n'ouvrez pas la porte !

MANIQUE, *comme un effaré.*

Et ma femme qui est z'en bas, qui a tiré le cordon.

DELAUNE, *tremblant.*

J'entends monter.

CAGNARD.

Cachons-nous !...

(*Madame Delaune derrière la psyché, M. Delaune dans l'armoire, Manique sous la table ; Cagnard enfonce sur sa tête le carton où était le bonnet de grenadier.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, *cachés*, AGATHE, PROSPER, *à la tête d'une patrouille de la garde nationale. VOISINS ET VOISINES avec des bouquets.*

CHŒUR.

AIR : *de la Galoppe.*

Mes amis, montrons-nous,
Que chacun se fasse connaître ;
À l'instant il faut mettre
La maison sens dessus dessous.

PROSPER.

Où sont donc mon oncle et ma tante ?

TOUS, *sortant de leur cachette.*

Nous voilà !

DELAUNE.

Mon neveu !

PROSPER.

Mon oncle, ma tante, pourquoi étiez-vous donc là ?

DELAUNE.

C'est une idée qui nous avait passé par la tête.

CAGNARD.

Otez donc la mienne de dedans cet étui... j'étouffe!...
ouf!...

PROSPER, *le dégageant.*

Qu'est-ce que vous faisiez donc là-dedans ?

CAGNARD.

Je faisais des recherches...

DELAUNE.

Mais pourquoi donc cette fête ?

PROSPER.

Vous le demandez, lorsque nous possédons ici l'objet de
tous nos vœux; le même sentiment nous anime tous! Allons,
mes amis, en avant les bouquets pour la fête du meilleur
des oncles!

DELAUNE.

Quoi ! ces bouquets ?...

PROSPER, *donnant un bouquet à Delaune.*

Permettez que je vous la souhaite.

AGATHE.

Et moi aussi, mon oncle.

JULIETTE, *lui présentant un bouquet.*

Souffrez que je me joigne à la famille.

DELAUNE.

Quelle est donc cette dame ?

CAGNARD.

C'est la princesse, mon cher ami.

DELAUNE, *stupéfait.*

La princesse !

MANIQUE, *apportant un pot de fleurs.*

Permettez à votre portier de se réunir.

CAGNARD, *offrant aussi un bouquet.*

Permettez que je me réunisse aussi...

JULIETTE, *à Cagnard.*

Eh bien ! monsieur, vous n'êtes pas encore parti pour Londres ?

CAGNARD.

Madame, je vous avouerai que je flotte... j'ai presque envie d'aller tout bonnement à Saint-Quentin.

JULIETTE.

Ce serait inutile, votre prétendue est mariée.

CAGNARD.

Mariée ?... avec qui ?...

PROSPER.

Avec moi, monsieur Cagnard.

DELAUNE (1).

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Sans m'avertir prendre femme,
C'est mal, monsieur mon neveu.

JULIETTE.

Mais il avait mon aveu.

DELAUNE.

Ah ! c'est différent, madame.

JULIETTE.

Vous consentez donc aussi ?

(1) Cagnard, Agathe, Prosper, Juliette, Delaune, Mme. Delaune, Manique.

DELAUNE.

Mais où donc est-elle ?

PROSPER.

Ici.

Mon cher oncle, la voici.

CAGNARD.

La princesse ! quel ménage !

JULIETTE.

J'abdique un titre brillant,
Je suis Juliette à présent.

CAGNARD.

Le drôle de mariage,
Il marche on ne sait comment.

MANIQUE.

Comm' plus d'un gouvernement.

DELAUNE.

Alors nous ne sommes donc pas des conspirateurs ?

CAGNARD.

Non ; il paraît que nous sommes des imbécilles.

JULIETTE.

Mon cher oncle, voici le présent de nocces que vous envoie mon père.

(Elle lui donne un papier.)

DELAUNE.

Je suis nommé rubanier fournisseur breveté de la maison royale.

MADAME DELAUNE.

Mon mari est breveté ! embrassez-moi, ma nièce.

MANIQUE.

Les voilà tous fondus dans la même opinion.

CAGNARD.

Je ne suis pas éloigné de me fondre aussi.

MANIQUE.

Parce qu'il trouve à gagner z'avec la royauté, alors il ne veut plus de la république.

CAGNARD.

Moi, mon cher, je ne suis pas contre la république, mais je ne veux pas d'une république de savetiers.

MANIQUE.

Allez, vous êtes hien nommé, vous êtes un vrai Cagnard.

CHŒUR.

AIR : *de la Galoppe.*

Mes amis, montrons-nous,
Que chacun se fasse connaître;
Nous ne voulons plus mettre
Rien ici sens dessus dessous.

DELAUNE.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

Assez long-temps notre belle patrie
Vit ses enfans sous le joug abattus.
Le despotisme et l'anarchie
Voilà, voilà ce que l'on ne veut plus. (*bis.*)
Mais le commerce amenant l'abondance,
Et les beaux-arts fleurissant parmi nous,
La liberté, mais jamais la licence,
Voilà, voilà ce que nous voulons tous. (*bis.*)

AGATHE.

Lorsque l'hymen vous enchaîne à vos belles,
Avoir encor mille soins assidus,
Être soumis, confians et fidèles,
Voilà, messieurs, ce que vous n'voulez plus.
Femmes toujours raisonnables, sensibles,
Ne désirant plaire qu'à leurs époux;
Enfin, messieurs, des choses impossibles,
Voilà, voilà ce que vous voulez tous.

PROSPER.

Deux fois la France a subi les attaques
Des ennemis que nous avons vaincus;
Revoir encor les Prussiens, les Cosaques,
Voilà, voilà ce que l'on ne veut plus.

S'ils revenaient pour nous livrer bataille,
Voler en masse au-devant de leurs coups,
Les reconduire avec de la mitraille,
Voilà, voilà ce que nous voulons tous.

MANIQUE.

Bonapartiss', royaliss', patriote,
D'bons sentimens nous sommes tous imbus;
Vieux parchemins et faveurs d'un despote,
Voilà, voilà ce que nous n'voulons plus.
C'est des bêtis'... nous suivons d'nouvelles traces,
Nous méprisons c'qu'on r'cherchait avant nous.
Des croix d'honneur, des pensions et des places,
Voilà, voilà ce que nous voulons tous.

CAGNARD, *au public.*

Du vrai comique arborant la bannière,
Jouer des piéc's qui frondent les abus,
Comme en faisait c'te perruqu' de Molière,
Voilà, messieurs, ce que nous n'voulons plus;
Non, non, je m'trompe, ce que nous n'pouvons plus.
Votre suffrage nous électrise,
Votre indulgence est un trésor pour nous;
Mais votre argent, il faut de la franchise,
Voilà, messieurs, ce que nous voulons tous.

FIN.